

La diversité
des voix
brésiliennes

UNE COLLECTION DES ÉDITIONS ANACAONA

100 mensonges

Helena Parente Cunha

pour de vrai

Traduit du portugais (Brésil)
par Regina Antunes Meyerfeld
et Christine Pâris Montech

Illustrations de Lucia Hiratsuka

Pour de faux

C'était un couple de mendiants, un concentré de la misère du monde. Au milieu d'un terrain vague, à l'écart des ordures et des gravats, ils s'aménagent un lieu de vie. Leur petite place au soleil, sous le soleil de midi. Partageant le même dénuement, la même urgence, la même galère. Démunis de tout. Sous un ciel improbable, ils disposent leurs bricoles. Des restes de boîtes, de cageots, de casseroles, d'assiettes, de bidons, de journaux. Ils improvisent un salon. Des meubles pour de faux. Des gens pour de faux ? Des sous-hommes, pourquoi ? Au milieu de ce qui est supposé être une table, une bouteille cassée accueille une rose en plastique.



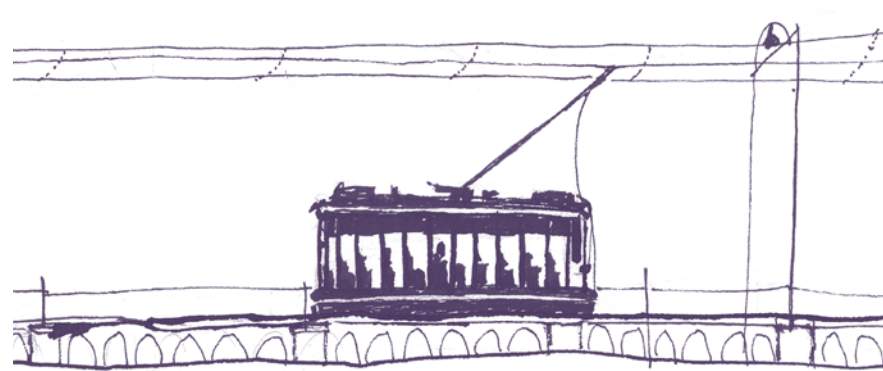
Fin d'après-midi



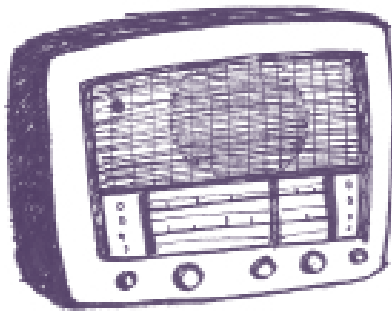
Déployée sur la table, la perfection brodée d'une nappe de lin amidonné. Bien au centre, le vase rempli de fervents chrysanthèmes. De part et d'autre, les deux bougeoirs en argent et les deux bougies sincères. Deux places. Deux chaises. Deux serviettes. Deux tasses de porcelaine chinoise. Deux couverts. Deux. Deux fois. La théière engageante. L'assiette de pain grillé, le beurre, la confiture, le fromage, le gâteau au chocolat. Immuables. Le service d'argenterie. Dans la carafe en cristal, l'eau limpide. Les deux verres en baccarat. Tout, apprêté pour le thé de cinq heures. Tout-bien-en-ordre. Tout-bien-à-sa-place. Religieusement. Comme elle le fait tous les après-midi, en fin d'après-midi. Comme tous les après-midi, en fin d'après-midi, elle s'assoit devant la chaise vide et prend son thé de cinq heures. Seule, comme tous les après-midi. La fin d'après-midi.

La jeune fille au tramway

C'était au temps du tramway. La jeune fille assise, une beauté, regardant de loin le jeune homme, si sympathique, debout sur la plate-forme. Elle ne le quittait pas des yeux. Il ne la quittait pas des yeux. Fulgurances. Il lui sourit. Elle lui sourit. Deux présences entrevoyant des possibles. Tour à tour, parallèlement, ils s'observent. Se circonfluent. Les passagers du tram contemplant cet échange. Lui. Elle. Assise, à côté de son amie, complicité. Debout sur la plate-forme, à côté de son ami, connivence. Lui. Elle. Deux sujets s'objectivant. Les yeux dans les yeux. Le regard dans le regard. Pénétrations. L'invisible sous le visible ? Ils se sondent. L'amie tire la sonnette pour le prochain arrêt. La jeune fille assise, une beauté, se lève. Le jeune homme, si sympathique sur la plate-forme, descend. Debout, au bord du trottoir, il attend. Révélation. Le visible. L'amie aide son amie. La jeune fille ne sourit plus, soudain limitée. Agrippant sa béquille, dans ses bottes orthopédiques, elle s'appuie sur son amie. La jeune fille avance en claudiquant. Elle cherche le jeune homme des yeux, mais ne le voit plus. Ils se sont manqués.



Mon père, ce héros



A l'école et dans la rue, sans arrêt il répétait. Son père ceci, son père cela. Son prestige grandissait. L'enfant exagérait de plus en plus son importance. Ingénieur en électronique. Aviateur. Héros de la guerre. Mon père ceci. Mon père cela. Mais où est-ce qu'il est, ton père ? La curiosité en éveil. Son père était en voyage. Il avait été appelé par le Président de la République. Il allait partir en mission pour rencontrer le Pape. Il rentrait d'une visite secrète avec la Reine d'Angleterre. Mon père est. Mon père fait. Un jour, l'un de ses camarades s'est rendu chez lui. Un homme ivre, en sueur, torse nu, a ouvert la porte. Épinglé au mur, un plan de la ville. Des pièces détachées de postes de radio éparpillées partout sur le sol. Sur la table, des machines à écrire démontées. Et, suffocante, l'odeur d'alcool et de transpiration... Il est où ton père ?

Boutons de fleurs



Deux fillettes, deux boutons de fleurs sur le point d'éclore. Attente, espoir, expectative. Elles se chuchotaient toutes deux des secrets intangibles. Tu savais ? Tu veux que je te raconte ? Tu sais ce qu'on m'a raconté ? Le mystère du monde, le mystère de la vie. Pourquoi est-ce que tu n'aimes pas monsieur Anselmo ? Monsieur Anselmo aime bien venir tout près d'elle, le regard ardent, les mains avides. Pourquoi est-ce que tu n'aimes pas monsieur Anselmo ? Monsieur Anselmo, les mains avides, aime bien palper ses petits seins. L'autre jour, il a voulu glisser sa grosse main sous sa chemisette. Et qu'est-ce que tu as fait ? Elle s'est enfuie en courant, petite bête affolée, petit oiseau palpitant. L'autre fillette a bien écouté. Quel mystère, la vie. Elle a déboutonné le dernier bouton de sa chemisette et elle est allée trouver monsieur Anselmo. Avec ses deux tendres boutons sur le point d'éclore.

Sécheresse



Le poids de la sécheresse. La faim de la sécheresse. Le froid de la sécheresse. L'enfer de la sécheresse. Des femmes desséchées. Des hommes décharnés. Des enfants squelettiques. L'horreur sur les visages. La lassitude des mains. L'accablement de la marche. Un enfant seul, assis sur le sol, occupé à jouer, oublié de tous. Des petits bouts d'os. D'os de bœuf. Chaque petit bout d'os provient d'une bête du troupeau du domaine. Brebis, vaches, veaux, bœufs, chevaux. Et ce petit os-là, un peu plus grand ? C'est le taureau Azulão. Et soudain. Au cœur de la sécheresse. Le gamin oublié. Le gamin décharné. Le gamin qui sanglote.

Oui, non

Un jour non, un jour oui, il téléphone
Un samedi oui, un samedi non, il
vient la voir
Le trousseau est prêt, il reste à fixer
le jour du mariage
Un jour oui, deux jours non, il téléphone
Deux samedis non, un samedi oui, il
vient la voir
La robe de mariée est prête, il reste
à fixer la date du mariage
Un samedi il téléphone, le mois suivant
il vient la voir
Elle sait qu'il est très occupé
Il va falloir relaver tout le trousseau
étendre la robe de mariée au soleil
Un jour non, un samedi non
Un mois non, une année non
Elle vend le trousseau et déchire sa robe de mariée.



Fille unique



Fille unique. Les parents émerveillés. Se consacrent entièrement à elle. Enfance, adolescence, étapes vers l'avenir, vers des rêves pleins de promesses. Fiancée. Les parents aux anges. Ils habiteront ensemble. Le mariage, les parents comblés. Une maison plus grande, une entrée privée pour le jeune couple. Le premier petit-fils. On s'empresse, on se dévoue. Recommencement. Problèmes conjugaux, la fille dévastée, séparation, divorce. Point final à la rupture. Les parents se remobilisent, se mettent en quatre. L'enfant, au centre de toutes les attentions. Un jour, le père meurt. Un autre jour, la mère meurt. Reste uniquement la fille unique avec son fils unique. Son fils anormal.

Première histoire du coronel Titino Cravo

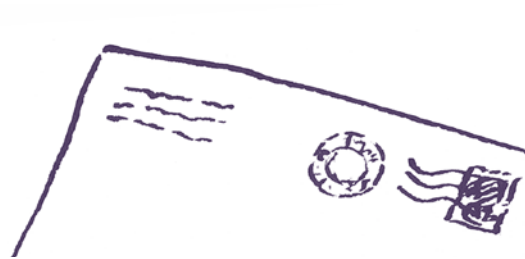


Il sait donner des ordres. Attraper et tuer les voleurs de chevaux. Sur ses terres, il règne en maître. Ses terres. Ses horizons. Espace et temps obéissant à sa loi. Terre et ciel assujettis au cliquetis de ses éperons. Prairies et berges sous son talon. Pâtures et labours soumis à son bon vouloir. Les travailleurs, sous son licol. L'immense chapeau de paille, des bottes qui lui montent aux genoux. La cravache qui fend l'air en sifflant. Pas un sac de maïs n'échappe à son contrôle. Tyran et roi. Sa loi. La sienne. Illimitée. Talon, éperons, cravache. Fusil et coutelas. Embuscades. La poitrine offerte. Personne n'entre, personne ne sort sans son ordre brutal. Aucune bête ne meurt sans l'autorisation du maître. Du coronel¹ Titino Cravo.

1. Titre honorifique donné aux grands propriétaires terriens ou aux hommes importants de l'intérieur du Brésil, sans rapport avec la hiérarchie militaire.

Qui a crevé les yeux du *curió*? Celui qui crève les yeux d'un oiseau pour le faire chanter plus joliment est un lâche et un traître. Avant midi, je veux savoir qui a fait cela ! Avant midi, au bord du ruisseau, tombe le corps ensanglanté du va-cher Zelão do Canto. Celui qui maltraite un petit oiseau ne mérite plus de voir la lumière du jour.

Quatre feuilles bleues



Depuis toute petite, elle s'était habituée à ne pas entendre parler de sa mère. Quand elle posait des questions, on lui répondait évasivement. Elle savait vaguement, d'un savoir confus et imprécis. Lorsqu'elle avait deux ans, sa mère s'était enfuie de la maison. Sans un adieu, sans un mot. Qui était-elle, celle dont elle ne savait rien ? De temps en temps, son père recevait une enveloppe bleue avec un timbre d'Espagne. Il s'enfermait alors dans sa chambre et n'en ressortait que le lendemain. Avec l'air de quelqu'un qui a pleuré. Le mystère. Le non-dit.

Le temps passa. La fille se maria. Un jour, elle reçut une enveloppe bleue avec un timbre d'Espagne. Et l'écriture dont elle se souvenait. Finalement. Venant de celle dont elle ne savait rien ? De sa mère, oui, de celle qui était sa mère ? Elle demandait pardon. Que sa fille comprenne. Elle allait sortir de prison. Sa mère était accusée d'un crime de sang ? Sa mère, une meurtrière ? Par jalousie d'un homme infidèle ? Son amant ? Elle avait prémédité et avait tué. D'abord la femme, et l'homme ensuite. C'était bien elle, cette femme ? Cette femme était bien sa mère ? Elle voulait revenir et demander pardon. Ce qui pouvait être su l'était enfin. Elle déchira en quatre le bleu des quatre feuilles bleues. Et ne voulut plus savoir ce que désormais elle savait.

Helena Parente Cunha, élégance et concision

Cette Brésilienne est née en 1930 à Salvador de Bahia. Élève brillante, elle se distingue par son français et son italien impeccables. Elle passe quelques années en Italie, puis devient professeure à l'université fédérale de Salvador de Bahia où elle voit passer des élèves illustres, parmi lesquels le futur cinéaste Glauber Rocha ou le grand écrivain João Ubaldo Ribeiro. À Rio de Janeiro, elle devient docteure en Lettres, puis directrice du département des Lettres de l'université fédérale de Rio de Janeiro au début des années 1980. Elle est aujourd'hui professeure émérite de l'UFRJ. Elle est nouvelliste, romancière (avec plus d'une douzaine d'ouvrages publiés), traductrice et critique littéraire, et excelle dans le genre de la micro-nouvelle.

Une fidélité à la vie

Entre drame et poésie, Helena Parente Cunha capte des fragments de vie cachés sous la routine du quotidien. Elle part du détail le plus prosaïque pour glisser vers le poétique. Elle observe ainsi les vieilles files, le gardien de parking, les humiliés, les oiseaux, le grand propriétaire terrien. L'homme et la femme communs, l'homme et la femme de la rue, l'être perdu dans la foule – ses rêves, ses peurs. Helena décrit la solitude suffocante, l'angoisse de l'être livré à lui-même, la frustration de l'humanité qui souffre. Dans ses micro-nouvelles, la réalité imprègne la fiction, et la fiction imprègne la réalité.

Helena sait rapprocher les extrêmes, la réalité et la fiction, l'engagement et la gratuité, le mot et le silence.

La micro-nouvelle

La micro-nouvelle a surgi au Brésil dans les années 1960, et constitue l'une des tendances fortes de la littérature contemporaine brésilienne.